deuxième galerie, à cent quatre-vingts pas environ de l'orifice."

Ces quelques lignes étaient tracées de la main du commandeur.

Les deux jeunes gens échangèrent un regard de triomphe.

—Le diamant est à nous ! murmurèrent-ils.

—Mais, objecta Raoul, où est ce souterrain ?

—Je ne sais.

—Pandrille nous le dira.

—Non pas, dit le prudent Hector. Pandrille nous volerait peut-être, un souterrain est aisé à trouver, cherchons nous-mêmes.

Or, depuis leur arrivée, les cohéritiers agissaient chacun à sa guise, ne se réunissant qu'aux heures des repas.

Le marquis de Nosrhéac lisait de vieux romans du siècle dernier ;—les la Barillère se promenaient champêtrement dans les prairies du château, —les Franquépée chassaient à tir dans les plaines ;—les Maltevert chassaient à courre dans les bois.

Tous, à leurs moments perdus, cherchaient le diamant.

Le diamant était introuvable. On avait fouillé tous les meubles, tous les placards, bouleversé le château.

Le diamant, disait le codicille du commandeur, était enfermé dans un coffret de fer d'une assez forte dimension.

Le coffret persistait à demeurer invisible.

Deux jours avant l'arrivée de la comtesse, le marquis de Nosrhéac avait fait, au déjeuner, la proposition suivante. chercher en commun et partager.

Les Franquépée acceptèrent, les Barillère pareillement, Bontemps de Saint-Christol cligna de l'œil, justifiant ainsi le proverbe : " Qui ne dit rien consent, "—mais les Maltevert refusèrent.

Cependant, malgré l'activité qu'ils déployaient dans leurs recherches, ils n'avaient point trouvé encore l'entrée du souterrain, mais ils ne se décourageaient point, et les choses en étaient là lorsque arriva la comtesse.

V

Nous avons laissé le comte et son frère Raoul au fond du parc, le premier décidé à confier enfin à son cadet le secret de cet unique et mystérieux amour qui semblait avoir marqué sa vie d'un sceau fatal.

Le vicomte avait pour son frère cette affection respectueuse, ce dévouement sans bornes que la jeunesse accorde si volontiers à l'expérience, et qui lie entre eux bien souvent les hommes de vingt ans et ceux de trente.

Il prit donc les deux mains d'Hector, les pressa dans les siennes et lui dit doucement :

—Perle, frère, je t'écoute...

—Te souviens-tu, dit alors le comte, que tandis que nous étions en garnison à Radstadt, dans le pays de Bade, un corps d'armée française passa le Rhin au-dessus de Strasbourg, pénétra dans la Forêt-Noire, et essaya de s'ouvrir un passage à travers les montagnes jusques en Bavière, où une autre armée française tenait la campagne ?

—Oui, répondit le vicomte, et je me souviens aussi que nous fûmes séparés alors. On te donna le commandement d'une compagnie qui fut expédiée à travers les montagnes, et organisée en tirailleurs pour harceler l'ennemi. Moi je fis partie d'un corps d'observation qui remonta le cours de la Murg.

—Eh bien, dit Hector, c'est de là que date pour moi ce fatal amour.

Et comme son frère paraissait disposé à l'écouter attentivement, M. de Maltevert continua :

—La compagnie que je commandais se composait de cent hommes. Je la divisai en quatre corps, chacun sous la conduite d'un sergent, et lui me occuper ainsi quatre villages dans la Forêt-Noire, presque inaccessibles par leurs positions, et dont une armée ennemie dédaignerait sûrement de faire le siège.

" Tous les villages de la Forêt-Noire avaient été occupés

ainsi sur un rayon de plusieurs lieues carrées, et nos troupes avaient ordre de laisser passer le gros du corps d'armée française dont un espion nous avait livré le plan de campagne, de tomber ensuite sur les derrières, de piller les fourgons et les ambulances, et de ne faire aucun quartier.

" Or, dès le second jour de mon installation dans la Forêt Noire, j'eus occasion de pousser une reconnaissance vers l'ouest, avec huit ou dix cavaliers pour seule escorte.

" Les éclaireurs envoyés au devant des Français ne s'étaient point repliés encore, et tout me laissait supposer que je n'avais aucun danger à courir en me dirigeant presque seul au milieu de ces vastes forêts de sapins où chaque arbre creux, chaque roche, chaque précipice, offrent un sûr asile. D'ailleurs, ajouta le comte avec un fier sourire, je n'ai jamais calculé le péril."

—Je le sais, murmura Raoul de Maltevert attentif.

—Des huit hommes qui m'accompagnaient, poursuivit le narrateur, six étaient Autrichiens, un septième Hongrois ; le huitième était du pays de Bade et avait prétendu connaître à merveille la forêt et posséder sur le bout du doigt les innombrables méandres de ses vallées sans nombre.

" Je le pris donc pour guide, et, plein de confiance en ses lumières, je résolus de m'avancer le plus possible et de ne me replier sur les miens que lorsque j'aurais entendu siffler les premières balles françaises.

" Karl, c'était le nom du Badois, m'avait juré qu'il me conduirait au travers d'un défilé jusqu'à une sorte de plate-forme de rochers du haut de laquelle je pourrais voir les Français se dérouler dans les vastes plaines qui s'étendent entre les montagnes de la Forêt-Noire et le Rhin.

" Mais Karl avait trop présumé de lui-même ; il se trompa de route ; et tu sais combien il est difficile de retrouver son chemin au milieu de ces vastes forêts où les arbres ressemblent aux arbres, les ravins aux ravins, où le soleil ne pénètre jamais, et qui forment comme un monde de ténèbres sur la terre et en plein jour.

" Nous errâmes pendant sept ou huit jours, passant d'une vallée à l'autre, cheminant sans relâche sous le dôme sombre des sapins, guidés par un sentier mal frayé, et la plate-forme de rochers n'apparaissait point.

" Karl alors finit par m'avouer qu'il s'était trompé et ne retrouverait plus sa route.

" La nuit approchait, il fallait songer à la retraite, et le Badois convint tout à fait de son ignorance et de l'impossibilité où il était de nous guider par les ténèbres jusqu'à notre cantonnement.

" J'étais donc réduit à errer à l'aventure à travers ces solitudes immenses, décidé, moi et mes hommes, à passer la nuit dans les bois, les Français dussent-ils nous cerner pendant notre sommeil, lorsque le bruit lointain d'une fusillade arriva jusqu'à nous, venant du nord-est et du sud-est à la fois. Il n'était pas difficile de reconnaître, à ce bruit, les nombreux tirailleurs espacés dans la Forêt-Noire, et je compris sur-le-champ que Karl nous avait si bien égarés, qu'au lieu de nous diriger vers l'ouest nous étions descendus au sud, où l'armée française que nous comptions rencontrer pour nous replier ensuite précipitamment, avait passé à deux lieues au-dessous de nous, décrivant un demi-cercle, et nous enveloppant ainsi involontairement.

" Dès lors, il ne fallait plus songer à rejoindre nos hommes et notre cantonnement ; il fallait s'occuper d'une seule chose. éviter de tomber dans la route d'un corps de troupes françaises, si je ne voulais être fusillé comme émigré et comme transfuge.

" Un ravin profond, l'obscurité de la nuit, l'épaisseur du fourré d'arbres sous lesquels nous cherchâmes une retraite pour y attendre le jour, tout semblait m'assurer que six mille Français passeraient à une portée de fusil sans deviner notre présence ;—et, après que nous eûmes attaché nos chevaux, nous nous enveloppâmes, mes hommes et moi, dans nos manteaux, et nous étendîmes sur l'herbe. Quelques provisions